

Première bouteille à la Seine

« En regardant le ciel, juste avant la nuit, j'ai vu un drone de la police survoler le périphérique désert en direction du bois de Boulogne et un autre qui s'éloignait, vers l'Est, afin de contrôler les ponts... Que vous les ayez aperçus ou non ne change rien au sentiment que j'ai formé grâce à eux de notre proximité. Nos vies restent liées, presque communes, en vertu de leur ronde autour du premier périmètre de la ville, et celle-ci me rend la distance entre nous aussi poétique et amoureuse qu'un soupir exhalé, dans le silence, au souvenir d'une chose belle.

J'ai essayé de traverser Paris, après une longue autarcie à bord du *Cap vert*. J'espérais marcher jusqu'à l'Opéra, où sont le centre de soins et le Point Internet de la police, mais je n'ai pas pu dépasser les Invalides à cause d'une attaque de panique.

Le *Cap vert* a failli sombrer juste après les élections et je me suis vue dormir dehors avec les autres. Ils sont assez nombreux sous le pont Alexandre III et près de la place de la Concorde. Une fois rentrée, j'ai espéré que ni cette nuit, ni jamais, les patrouilles de la police fluviale ne provoqueraient de nouvelle voie d'eau à cause de la vétusté du bateau.

Dany a su mettre une pinoche au bon endroit dans la coque et pompe chaque soir l'eau engouffrée depuis la

veille. J'observe combien la vie sur le fleuve demeure impensable hors de la maîtrise de savoirs ancestraux et des rapports de solidarité qui, comme l'art des marins, ne sont pourtant presque plus observés quant à eux...

Nous avons des génies de l'aérospatiale, du webmarketing, de la biologie et de la musique électronique, des experts du pilotage des drones de la police, de l'armée et du Très grand nombre, des informaticiens, des publicitaires, des philosophes, des écrivains, des réalisateurs, des télétravailleurs et encore des navigateurs promenant, jusqu'aux Antipodes, les touristes de l'extrême. Mais nous avons oublié tant de choses, déjà...

J'écrirai plus un autre jour. J'ai besoin de dormir un peu.
Faites de beaux rêves. »

Grand Paris, mai 2035. Beaucoup d'Occidentaux, d'abord, suivis par les Asiatiques, les Orientaux, les Sud-Américains et, dans une moindre mesure, par les Africains, n'ont plus souhaité sortir de chez eux depuis plus de dix ans. Dès le début du siècle, un éminent biologiste s'impatientait. Il disait : « Bientôt, vous n'aurez plus *besoin* de sortir de votre lit pour aller à la bibliothèque ni de rejoindre physiquement votre partenaire pour lui faire l'amour. » Les auditeurs de ce professeur passablement dépressif ne considéraient que son génie et se félicitaient avec lui du « sens de l'histoire » : c'était le « progrès » et il avait toujours été insensé de s'y opposer, surtout lorsque la science se chargeait à la fois d'orienter l'arc des possibles et d'intimider les citoyens en leur présentant cette orientation comme irrésistible. Qui ne voudrait pas consulter n'importe quel livre et voir n'importe quel film en restant au fond de son lit ? Qui ne voudrait expé-

rimiter et ne saurait s'acclimater à la sexualité virtuelle ? Qui refuserait de vivre au moins 250 ans ? Qui ne voudrait pas vérifier sa bonne santé aussi souvent que ses e-mails, grâce à une station médicale réduite à la taille d'un bracelet et à des capteurs injectés directement dans le sang renseignant ladite station portative ? Ces questions n'étaient pas formulées comme des défis, mais destinées à dissuader toute espèce de scepticisme. Les dépressifs étaient ceux qui n'avaient pas le souhait de saisir ces opportunités, car n'était retenue contre eux que l'absence de désir plutôt que l'expression d'autres désirs.

Même après l'anoxie des océans, la disparition des grands prédateurs et la multiplication des virus véhiculés par les espèces inversement épanouies, après la destruction consécutive des récoltes et de la végétation naturelle, et après les accidents nucléaires autour du globe, les « transhumanistes », qui préconisaient l'accélération et la radicalisation des transformations de l'humanité et de ses relations avec la vie non humaine, ont continué de désigner les partisans de la simplicité, de la frugalité et d'une décroissance concertée comme des « antihumanistes » contempteurs de tout « progrès ».

Pour autant, la planète n'est pas moins belle en 2035...

Depuis que le vent s'est levé sur l'Europe et le monde entier, la beauté du violent défilé des nuages n'envie rien aux paisibles couchers de soleil derrière le Colisée ou la tour Eiffel.

Avant la fin du jour, des cumulus blancs se découpent sur le ciel foncé et, à vive allure, rasant le haut des tours de Belleville tandis que, partout sur la terre, les nuits montrent leur noirceur ancestrale à cause des éclairages tamisés.

La beauté s'est réfugiée dans les flaques de pluie, sur les quais de gare, lorsqu'elles réfléchissent des fragments de verrière et de poutres d'acier. Et dans les reflets du soleil, sur les toits des voitures abandonnées ou les tuiles des vieilles toitures. Elle s'est réfugiée dans les eaux du fleuve, quand la clarté des lampadaires y plonge des lances démesurées, et dans les quelques trains presque vides qui rallient toujours la banlieue. À seize heures, le soleil de décembre y allume des feux orangés dont les tunnels jouent à éteindre les flammes. La lumière voyage dans chaque rame et s'absente selon des intervalles irréguliers. Même habitué à cette chorégraphie, l'œil finit par oublier l'environnement dévasté.

La beauté s'est réfugiée sur le parcours des trains à très grande vitesse; le long des étangs où, sous un fondu enchaîné d'arcs-en-ciel, les flamants roses géants dorment debout; dans un champ d'éoliennes émergeant de la brume et dans la fumée s'élevant, presque à l'horizontale, au-dessus d'un bocage où l'herbe brûle; aussi vers l'Est, où s'annonce l'aube après laquelle court la motrice à plus de quatre cents kilomètres-heure.

La beauté qui ne désertera jamais l'espace interstellaire reste visible grâce aux images de trous noirs ou d'un bras spiral de la galaxie relayées par les machines spatiales. Elle subsiste dans l'abstraite réminiscence d'un primordial âge des ténèbres constitué de nuages d'hydrogène très denses et dans les interrogations persistantes autour des origines de la vie terrestre : de quelle soupe chimique primitive, de quelles queues de comètes furieuses, de quel pullulement bactérien et aquatique les dinosaures et les autres mammifères préhistoriques sont-ils sortis ?

Le spectacle des déferlantes sur la côte Atlantique soulève, encore et encore, des tempêtes métaphysiques dans l'âme de celles et ceux qui le contemplant ; il suscite l'âme elle-même, occasionnellement.

Le ciel où, pendant si longtemps, se croisèrent par dizaines des lignes droites et des courbes au dessin parfait ou hésitant, comme si les pilotes avaient plusieurs fois changé d'avis, reste dégagé. Au-delà de notre atmosphère, les nouveaux colons découvrent la lassitude, improbable au début du siècle, de l'univers entier. La vue des éclipses de planètes nourrit leur nostalgie des nuits terrestres feignant le mauve, comme de cette étoile qui, à vingt heures, scintille au-dessus du pont de Saint-Cloud et qui, à minuit, brille au-dessus de l'île Saint-Germain.

Certains jours, une aube lumineuse embrasse doucement la Seine de ses rayons presque verts ; les arbres nus se reflètent dans l'eau avant que la surface de celle-ci commence d'ondoyer. Vibrionnant, le fleuve s'obstine à méconnaître la lumière et semble se concentrer en lui-même tandis que, bien avant l'heure, la nuit retombe à cause des nimbus gorgés de pluie et de pollution en provenance de l'Orient.

Lors de la crue du siècle, Maud n'a pas quitté le fleuve et, après que ce siècle est devenu celui de la crue, son bateau a quitté le pont de Sèvres pour celui de Billancourt afin d'y être plus fermement amarré. Depuis 2023, nul ne vient plus sur ce bras de la Seine hormis drones et bulles volantes de la brigade fluviale. En se penchant par la fenêtre ou par le balcon, quelques Isséens hument encore le parfum discret de la ville, ici mêlé à une persistante odeur de vase, en admirant la variété inlassée des rouges qui, dans les hauteurs de Meudon, précèdent l'hiver et la reverdie. Trop souvent,

pourtant, ils détournent les yeux du fleuve et ne voient pas, auprès des peupliers et trembles intacts, le couple de hérons cendrés, les colverts, la petite foulque et le ragondin.

Au clair de lune, Maud observe le mouvement de longs silures sous la surface de l'eau. Comme les cormorans, le voisin se nourrit surtout d'anguilles et propose de les cuisiner pour la quadragénaire qui, à ces poissons hautement imprégnés en polychlorobiphényles et autres micro-polluants, préfère ses galettes de riz bio. Maud reste fort mince depuis qu'elle s'astreint à la discipline du néo-néo-stoïcisme qu'elle a, du reste, contribué à formuler au cours de ses jeunes années.

Dans sa thèse de philosophie soutenue en 2019, Maud affirmait que, puisqu'on avait construit la catégorie du néo-néo-gothique pour qualifier le revival, au début du XXI^e siècle, de l'esthétique néo-gothique elle-même apparue d'abord au XVIII^e siècle, en Allemagne et en Angleterre, on pouvait construire celle de « néo-néo-stoïcisme » afin de désigner le retour en force d'une pensée assimilant la nature à Dieu et articulant à nouveau le motif de la liberté à un ordre rationnel et immuable du monde par-delà le caractère imprévisible de ce dernier, non sans préconiser des actions volontaires de « déconnexion » et de « *detox* » (digitale et corporelle) tenant lieu d'ascèse. En d'autres termes, Maud comparait le regain d'intérêt pour la méditation, le silence et le jeûne, et les incitations récentes à débrancher tablettes, ordinateurs, téléphones portables, GPS et lunettes ou lentilles de réalité augmentée, à la discipline des stoïciens, visant sagesse et tempérance dès la fin du IV^e siècle avant notre ère. Le choix de l'écologisme et la nouvelle vogue du régime végétarien se voyaient aussi rapprochés de la

cosmologie et du cosmopolitisme stoïciens qui englobaient les animaux. Quoique sans intérêt, la thèse avait ouvert à Maud le « monde de l'entreprise », désireux de rencontrer le « monde de Sophie » afin d'en obtenir des solutions au *stress* et au *burn-out*. Ses clients, des PME et grosses boîtes consacrant une partie de leur budget formation à l'organisation de conférences et ateliers philosophiques, fixaient comme objectifs la sensibilisation des salariés à la permanence du changement et de la crise, à la nécessité de se saisir soi-même comme l'objet de soins favorisant l'endurance, toutefois sans renoncer à prendre tous les plaisirs accessibles et à en inventer de nouveaux. L'entreprise se mêlait depuis quelque temps déjà de façonner ses propres sujets sans employer encore, à cette fin, de méthodes autres que douces, séduisantes et stimulantes. Entre le néo-néo-stoïcisme théorisé par Maud à la Sorbonne sous la direction d'une spécialiste de philosophie indienne et le nouvel hédonisme, toujours plus mâtiné de pessimisme tragique, dont Michel Onfray était le célèbre évangéliste sans que nul ne se risque à lui confier la formation de son personnel, était alors apparu le néo-néo-épicurisme aussitôt mis à l'épreuve par la première, en tant que consultante-philosophe. Celle-ci n'était pas peu fière, alors, de la raison sociale imprimée sur ses cartes de visite, – *effÉpicure* –, ornée du taon auquel Socrate s'était comparé vingt-cinq siècles plus tôt, dont les grands yeux et le stylet saillant, agressif, évoquaient toutefois Maud plutôt que Socrate pour qui le taon n'était pas de l'argent.

Telle était la vie d'avant le fleuve, d'avant le *Cap vert* et les bergeronnettes, d'avant le silence et les silures, d'avant la brutale détérioration des rapports humains, d'avant la

souveraineté du Très grand nombre et du Livre des Visages. À cette époque, Maud vivait près du métro Gambetta, à Paris. Perché sous les toits, son deux-pièces ouvrait sur une terrasse elle-même ornée d'une pergola. Les nuits d'hiver les plus claires permettaient d'admirer trois lunes à travers le triple vitrage et, lors des nuits d'été, il arrivait que Maud laissât ruisseler sur la rue les mélodies d'Henry Mancini, alternées avec celles de Count Basie, comme si la paix pouvait pleuvoir et comme si son secret avait été connu par *une certaine Amérique* de la première moitié du XX^e siècle. Au matin, la grêle s'abattait sur les terrasses et les toits, la vigne de la pergola n'ayant aucune chance de s'en remettre si elle n'était pas déjà condamnée par le néo-mildiou, tandis que le concert de klaxons, dont la fin de l'averse donnait le signal, électrisait plus qu'un jour de fête.

Il y avait du monde au-dehors. La vie grouillait, vulgaire, bruyante et imprégnée de carbone. Des grues innombrables barraient les premiers échelons du ciel et, comme à Asilah, près de Tanger, le ciel d'hiver soulignait la blancheur des façades récemment dressées, les locataires des étages les plus élevés se félicitant de cette nouvelle familiarité entre le Nord et le Sud.

Parmi les choses, les sons, les odeurs et les phénomènes alors honnis et désormais regrettés, il y avait le grondement incessant des voitures tout le long de la rue des Pyrénées, les sirènes distantes ou proches, l'accélération d'un scooter devant le feu rouge, celle d'un tramway redémarrant à la porte de Bagnole, le signal du bus n° 26 avertissant d'un danger, le trajet du bus n° 64 jusqu'à la Bibliothèque nationale et la traversée du pont de Tolbiac offrant toujours la même vue sur quatre livres ouverts. Aussi, les couloirs du

métro, leur parfum de soufre et de pneu brûlé, l'atelier chinois clandestin du rez-de-chaussée et les vociférations, au cœur de la nuit, des dealers plantés devant l'immeuble, consommant leur propre drogue depuis midi.

Dans les rues des grandes villes, les transports en commun et les lieux publics, les plus jeunes faisaient déjà entendre leur musique sans ménagement pour les bavardages ou conciliabules intérieurs d'autrui. Ils chantaient et dansaient, anxieux de partager leurs initiatives avec le plus grand nombre ou indifférents à la présence d'éventuels témoins. Et, bien que ce *show* permanent ne fût pas forcément déplaisant, les gens s'étaient très tôt repliés – d'abord, ils sortirent de moins en moins nombreux pour faire leurs courses ou pour se distraire, travailler et voter –, le phénomène s'étant accentué après 2016, non par la faute des jeunes, mais parce que chacun se sentait plus à son aise dans une chambre où il était possible de chatter, fabriquer sa propre musique et ses propres vidéos, publier et commenter les publications d'autrui sans entrave. Sans se sentir trop à l'étroit ni subir la domination de celui ou celle dont l'assistant électronique parlait trop fort pour qu'on pût capter les signaux de sa propre technologie ou s'entendre soi-même penser. Après des siècles d'inhibition, de pudeur surfaite et de séparation artificielle entre la sphère publique et la sphère privée, chacun pouvait désormais se produire dans la vitrine d'une boutique virtuelle où était instantanément publié tout ce qui, de sa personne, lui semblait devoir être mis en scène, dans l'illusion *a posteriori* attendrissante de maîtriser la représentation et de préserver fermement son « quant-à-soi ». À leur manière, beaucoup d'individus s'étaient depuis quelque temps déjà enfermés « dehors », pris au piège de

l'extériorité caractérisée par le flot immatériel et illimité d'informations dont l'écran des tablettes, smartphones et lunettes de réalité augmentée était la mouvante porte d'accès. Absorbé par ce « dehors » ou cette extériorité ludique, l'espace public délaissé se voyait ponctuellement réinvesti en vue de chasses au trésor ou autres jeux de piste intensifiés par la réalité augmentée, cependant que les attaques terroristes démultipliées dans les métropoles (dont les centres basculaient parfois dans la guérilla urbaine), le retour de la peste et l'irruption de virus mortels avaient gravement compromis les rencontres non virtuelles. Aussi de moins en moins d'individus s'aventuraient-ils hors de chez eux depuis 2020 – toutes ces leçons de krav maga assidûment suivies par des millions d'Européens ayant brutalement perdu toute utilité, sauf pour se préserver d'un conjoint ou d'un colocataire querelleur.

En nombre jugé alarmant par les autorités sanitaires, les gens mouraient de maladies chroniques dues à la pollution atmosphérique, aux particules fines en particulier, lesquelles avaient motivé des mesures de confinement répétées. Les Chinois, qui avaient appris au reste du monde la signification du mot « Airpocalypse », attendirent eux aussi les commandements du Parti pour se protéger (alors, ils ne sortirent plus que 150 jours par an, alternativement, avant de ne plus sortir du tout). À cause de la multiplication des *class actions* dirigées contre les différents États américains qui ne protégeaient pas assez leurs citoyens, les gouvernements successifs avaient maintenu les recommandations de rester chez soi pour éviter le paiement de dédommagements infiniment lourds.

C'était, de toute façon, la vie d'avant le fleuve, d'avant les déluges et la souveraineté du Très grand nombre.

À l'âge de vingt ans, les parents de Maud et leurs congénères se représentaient la ville du futur comme un réseau de gratte-ciels semblable à une mégapole asiatique surpeuplée sur laquelle le jour ne se lèverait plus et sur laquelle la pluie tomberait sans fin. Or, si le futur était devenu le présent autour de 2022, les rues étaient vides et le ciel inconstant.

Le fouillis d'enseignes et de néons, apparemment destinés à attirer l'attention mais juste bons à détourner le citadin de la nostalgie des ciels peints par Turner, se faisait discret sous des éclats de foudre et des clairs de lune dignes d'une toile de Gainsborough. Depuis le dernier étage de l'Empire State, la plus riche famille des États-Unis contemplait une statue de la Liberté entièrement vernie et incrustée de pierres précieuses brillant dans la nuit. Plus écologique, cet éclairage avait cette autre vertu de faire scintiller l'extérieur comme s'il constituait un vaste rayon de jouets dans un magasin à la dimension de la planète. Pour l'œil de celles et ceux qui, déjà, ne descendaient plus au pied des tours, les avions et autres objets volants semblaient toujours plus menaçants outre qu'ils consommaient une quantité non négligeable du ciel ; ce sont pourtant ces avions et autres objets volants qui transportaient les ordures déversées et accumulées sur le trottoir et qui, s'ils l'avaient pu, auraient extrait la rouille et tout l'air pourri de la ville.

En ouvrant leurs fenêtres, combien de New Yorkais établis en haute altitude ont-ils reçu les courants d'air frais soufflés jusque dans le Bronx par un vivifiant vent marin et combien ont-ils été tentés d'oublier, en se jetant dans le vide, les visages des fous qui avaient livré la ville au crack et aux